

XYZ. La revue de la nouvelle

Vladimir

Sébastien Simard



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, S. (2001). Vladimir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 89–92.

Vladimir

Sébastien Simard

Vladimir était de loin le personnage le plus gros et le plus sale de tout le village. On le traitait de dégueulasse. Il ne semblait pas s'en offusquer. Il déambulait gauchement sur les trottoirs du village, dans la rue principale et sur la grande place où se croisaient des gens de tous les âges, et chacun tournait la tête pour l'ignorer.

Il avait sa chambre rue Lentillais, chez M^{me} Léger, qui ne faisait pas trop de cas de la présence dans son immeuble de l'adipeux personnage et de son odeur immonde. Elle semblait même penser, selon certaines voisines, qu'il était sympathique, ce qui avait le don de provoquer automatiquement un murmure de surprise générale. Vladimir était la risée du village, bien évidemment, personne ne lui parlait en plein visage, on le croyait bête et son aspect physique était repoussant.

Il faut mentionner que Vladimir gagnait sa vie en rédigeant de petits textes pour les cartes de vœux. Celles que l'on retrouve dans les pharmacies, celles que l'on achète à la dernière minute, que l'on signe en vitesse sur un coin de table. Oui, c'est lui. *Une pensée pour toi en ce jour d'anniversaire.*

Un jour, méchamment, une voisine lui fit livrer un savon en cadeau. Vladimir, qui n'avait jamais rien reçu de qui que ce soit, en fut très ému et, tout en dégustant ledit cadeau (en tranches minces sur de petits craquelins), il écrivit le mot de remerciement le plus doux qu'on ait jamais lu. Lorsqu'elle lut le petit mot, la voisine fut charmée par la plume délicate et la touchante naïveté du message, et tomba amoureuse de Vladimir.

Un jour, méchamment, une autre voisine lui fit livrer une bouteille de liquide désinfectant en cadeau. Vladimir, qui n'avait jamais rien reçu de qui que ce soit (sauf le savon de la voisine susmentionnée), en fut très ému et, tout en dégustant ledit cadeau (dans une petite coupe, accompagné d'un petit-suisse fort succulent), il écrivit le mot de remerciement le plus mignon qu'on ait

jamais lu. Lorsqu'elle lut le petit mot, la voisine fut charmée par la plume délicate et la touchante naïveté du message, et tomba, elle aussi, amoureuse de Vladimir.

Un jour, méchamment, une troisième voisine lui fit livrer un sac de crottes au fromage en cadeau. Vladimir, qui n'avait jamais rien reçu de qui que ce soit (sauf un savon et du désinfectant), en fut très ému et, tout en se disant que ce cadeau était bienvenu (il était à court de cure-oreilles), il écrivit le mot de remerciement le plus gracieux qu'on ait jamais lu. Lorsqu'elle lut le petit mot, la voisine fut charmée par la plume délicate et la touchante naïveté du message, et tomba, comme les autres, amoureuse de Vladimir.

Cependant, Vladimir ne pensait pas à l'amour, mais à la mort. Tous les jours, il partait sur son vélo à pédales et allait dans les bois à la recherche d'une branche d'arbre assez solide pour supporter le poids de son corps pendu. Lorsqu'une branche semblait faire l'affaire, il retournait prendre dans sa chambre son matériel d'essai, consistant en une poche de sable qui avait son poids et une corde. Ayant passé la corde par-dessus la branche choisie, Vladimir tirait sur la corde et faisait pendre la poche de sable. Pendant longtemps, aucune branche ne sembla assez résistante pour accueillir l'obèse. Laisant derrière lui les branches cassées, Vladimir retournait piteux vers le village, transportant son singulier équipement dans sa brouette grinçante.

Nul ne connaît mieux la vie de Vladimir que moi, son seul et unique ami. Et encore, si j'étais son meilleur ami, c'était bien parce que j'étais la personne la plus proche de lui (j'habitais la chambre voisine), sans être très fortement et intimement lié à lui. Je sais ainsi beaucoup de détails sur la vie privée du replet personnage, mais la plupart des histoires me furent racontées par différents habitants du village. Et nul ne put connaître Vladimir de fond en comble, malgré sa notoriété dans le comté ; sa vie intime restera, pour tous, un secret relativement complet.

Vladimir ne savait pas pourquoi il voulait tant mourir, ni pourquoi l'idée de la mort était aussi tenace en lui. Il faisait ap-

paremment de la mort son mode de vie. Je l'ai entendu de sa propre bouche.

Les gens du village se rappellent la brève période de réclusion de Vladimir, pendant un été complet. Tel un des Esseintes grotesque et visqueux, il s'était cloîtré dans sa chambre exigüe, sans que personne eût connaissance des raisons qui l'avaient poussé à commettre ce geste, ni même de ce qu'il avait pu faire pendant cette période. Je crois qu'il préparait sa grande sortie, sa revanche sur la vie, un grand coup, son Œuvre. D'autres prétendaient qu'il allait attenter à ses jours, enfin, mais jamais personne n'osait se présenter à sa porte pour lui parler.

J'étais le seul à aller chez lui ; l'oreille collée à sa porte, il me parlait mais il ne m'a jamais laissé entrer. Ce qu'il faisait dans sa chambre, c'était réfléchir. Il réfléchissait, c'est tout. Les gens en ont fait un cas, mais toute cette histoire est, je le crois, exagérée. Il réfléchissait et personne n'aurait pu l'en empêcher ; c'était sa seule occupation et il plaignait ceux qui ne pouvaient trouver le temps de le faire. Qu'à cela ne tienne, il le faisait pour eux tous, il réfléchissait en leur nom ; il était bien assez gros pour contenir les pensées de tous les villageois. Je vois son ventre plein d'âmes, d'esprits, de consciences, flottant entre les grasses parois de son gigantesque volume corporel ; il s'en nourrissait, il était plein de tout le monde, de tous ces gens, il n'avait besoin d'aucune autre nourriture pour se sustenter. Il vécut un mois sans sortir, dépourvu de vivres, ne buvant que de grandes cruches d'eau dont il avait fait provision, pour nourrir les âmes dans son ventre, cette vapeur de conscience humaine, le brouillard qui nous fait vivre, masse d'eau gazeuse, essence de l'être. Heureuses les têtes d'eau, car elles ont l'âme plus concentrée que celle de leurs frères et sœurs ! Ainsi l'entendais-je divaguer, pendant des heures, à travers la porte, de très tôt le matin jusqu'à très tard dans la nuit.

Et il ressortit un jour, sur le pas de sa porte, sur le trottoir, s'étirant, se frottant les yeux, regardant le soleil en face, comme s'il le défiait. Il venait d'émerger et les villageois en furent surpris, mais sans soulagement, parce que ce n'était que Vladimir. Les Trois Voisines, toujours aussi amoureuses, voulurent le

couvrir de pétales pour célébrer son retour parmi les vivants mais, ne pouvant s'entendre sur la sorte de fleurs ni sur l'identité de celle qui ouvrirait la marche triomphale, elles se bagarrèrent et s'entretuèrent presque. Elles se rétablirent après quelques jours de convalescence.

Derechef, Vladimir se remit à ses macabres prospections et à ses cartes de vœux.

Puis vint le jour où, après un examen minutieux dans les bois sur la colline, il découvrit enfin la branche qui pourrait le soutenir. Il s'empressa sur son vélo d'aller mettre les beaux habits qu'il avait prévu porter en cette journée tant attendue. Il n'allait tout de même pas mourir mal habillé. Dévalant la colline sur sa bicyclette, il constata une légère défaillance de son véhicule, qui eut pour résultat une malencontreuse absence de freinage. Il roula à pleine allure vers le bas de la pente ; un lampadaire, placé là par inadvertance selon les recommandations d'un cruel urbaniste, vint à la rencontre du crâne de Vladimir.

J'imagine la dernière fraction de seconde de sa vie, le pauvre Vladimir se disant qu'il était bien dommage de mourir avant d'avoir pu se suicider adéquatement. Je crois aussi qu'il n'était pas très bien habillé ce jour-là pour mourir, qu'il a dû regretter de ne pas avoir porté de costume plus assorti à sa bicyclette pour s'envoyer la tronche dans un poteau.

Vous pouvez toujours voir les restes de Vladimir au cimetière du village : ses cendres sont contenues dans un énorme baril toujours huileux. Vladimir, incinéré, avait frit pendant trois jours dans sa graisse. Il me manquera, le pauvre.